

Rémy Prin

Entre Loire et lac

Chroniques d'une enfance à la campagne

Siloe éditions

« C'est à la mort de mon père que j'ai senti l'abîme se creuser
en moi. Et il faut bien que se créent les abîmes pour que s'y
engouffrent les vives forces de vérité. L'eau ne coule jamais que là
où se lézarde la terre. »

Xavier Grall, *L'inconnu me dévore*

Pour celles et ceux présents dans ce livre,
qui ont permis cette quête d'écriture.

Pour entrer dans la cour, c'est un petit passage qui monte et longe le pignon. Mon grand-père met pied à terre, il pousse en chantonnant son vélo. Derrière, il tire une remorque, avec quelques pinces, quelques peintures. Il chante toujours ou presque, sans qu'on devine la moindre parole, c'est juste une vague entre ses lèvres, offerte au temps qui passe, comme un rideau qu'on tirerait devant soi pour s'abriter du malheur.

Quand je le vois par la fenêtre, je cours vers lui, il pose le vieux vélo dans la cour, il m'embrasse, les couleurs du jour chantent. Grand-père est comme la grillée du matin – douceur et bonté, infiniment. Il porte entre ses lèvres avec la musique tous les échos du monde. De la bienveillance du monde.

Quand mon père est parti sur les chantiers, il va dans l'atelier, il sait tous les secrets. Il raconte parfois – « terre de Sienne, blanc d'Espagne... », les mots font comme des lucioles dans ma tête –, je veux comprendre, il lève un à un tous les voiles. Il peint encore des enseignes, qu'un client voisin apposera devant ses vignes ou sur son magasin. Il a devant lui les modèles des

lettres, avec les empattements, avec les ombres. C'est dans l'atelier, sur la table épaissie de tant de coups de pinceaux depuis toujours. Je joue dans la cour « à la ballote », que je lance à la main contre le mur. Il chantonne, je vais le voir, je lui demande pourquoi les couleurs, pourquoi les mots. Il détaille une à une les lettres, je retourne dehors, le soleil fait aux volubilis près du puits un bleu si doux que soudain le bonheur me monte jusqu'au cœur.

Face à l'atelier de peinture, de l'autre côté de la cour, c'est l'atelier du verre. Je n'ai pas le droit d'entrer tout seul, « parce que ça coupe ». Pourtant mon père porte à mains nues les grandes plaques de verre – « Mais c'est que moi, j'ai des mains de travailleur ! » Elles sont rangées par largeur, dans de grands casiers. Il y a le verre simple, le demi-double, le double. Et le verre « goutte d'eau », « c'est pour les salles d'eau, pour qu'on ne voie pas... »

Et encore des verres colorés. Mon père m'en donne parfois des échantillons, petits morceaux que je prends l'un après l'autre comme des papiers précieux. Je les regarde au-devant du soleil, les motifs font avec la lumière des histoires. Mon père me dit que c'est comme autrefois, dans les grandes maisons, dans les châteaux, pour les grandes fenêtres. L'irisation, dans la lumière, c'est une robe de princesse, la Belle au bois dormant, je suis dehors, je la regarde derrière la vitre, j'ai peur un peu, je voudrais tant voir son visage... Puis un nuage, et c'est du verre seul que je tiens dans la main.

Mon père place la plaque sur la grande table. Il marque les mesures avec la craie blanche :

« Trente-huit et demi faible par quarante-deux fort.

— Pourquoi c'est faible ou fort, le verre ?

— C'est pas le verre, mon p'tit gars, c'est la dimension. Quarante-deux fort, c'est un peu plus que quarante-deux, tu comprends ? »

Je fais gravement oui de la tête. Je vois pourtant le gros trait de la craie sur le verre, puis la marque si fine que fait la pointe de diamant dans un crissement qui traverse le corps. Et d'un coup, sur le bord de la table, mon père appuie, la coupe est droite, il range le surplus. Je m'approche, fasciné.

Quand c'est l'hiver, après la soupe, on reste devant le feu, ma mère avec la pince remet du bois, les tisons craquent et font des gerbes d'étincelles. J'attends cela, quand ça jaillit, je guette les rougeoiements qui changent, les flammes douces, presque bleues, et soudain la flambée qui reprend.

Je reste de longs moments là, amoureux éperdu des braises, je vois la bûche dure lentement se défaire et c'est comme l'éternité sur moi, je m'approche, tant que la chaleur reste supportable, je mets les mains devant mon front, je voudrais toucher le mystère du feu, je scrute l'effondrement calciné, la danse des flammes qui s'apaise, et longtemps cette rougeur bientôt peuplée de cendres quand la soirée s'allonge.

Dehors on sait le froid, mais on est là, côte à côte, serrés devant la cheminée bienfaisante. Les voisins tout à l'heure ont

dit qu'il y avait des glaçons dans la Loire. Mon père et ma mère racontent d'autres saisons, où c'était plus froid encore, quand on passait le fleuve à charrette.

« C'était quand ?

— C'est dans la mémoire des gens. »

Et le vent qui siffle à cet instant dans le seuil rappelle la grande force de l'hiver. Et je vois des images dans ma tête comme dans les livres de l'école, la terre dure et gelée dans la nuit du dehors, le vent qui fait peur sous la porte, et le bonheur du corps traversé de chaleur.

Bientôt ma mère retire la brique qu'elle avait mise dans le feu, elle l'entoure avec le journal, elle va la mettre au fond du lit. La chambre est froide, il faut se glisser vite entre les draps – c'est comme une douleur, soudain, le monde qui bascule. Je cherche dans l'humide à m'approcher de la chaleur, je veux grandir, la brique brûle encore, elle sauve du désastre. Bientôt, le couvre-pieds de laine fait la tiédeur. On entend encore des murmures, on voit quelques lueurs, les draps deviennent doux. Parfois le vent chante encore longtemps dans l'interstice des fenêtres.

Quand dans la nuit l'air froid me tire du sommeil et que j'ai peur, que tout devient inexplicable, je tire les draps tout au-dessus de moi, je fais une petite cahute, ce sera comme une digue contre la douleur ou le vent, l'endroit tout à l'abri où l'on échapperait à ce que je ne sais pas encore être la mort.

Quand je ne m'endors pas, ma mère laisse une veilleuse dans la chambre, elle vient tout près du lit – son ombre est si grande sur le mur. J'ai presque peur, j'attends l'histoire, la voix qui caresse les mots, j'ai peur pourtant pour le Chaperon rouge ou Cendrillon, peur que s'arrête la longue balancelle des phrases. Dès qu'elle se tait – « Il faut dormir maintenant. » – je pose une question, je veux savoir après, je ne veux pas que les mots finissent, que ce soit triste. Elle met la main sur mon front, elle borde mieux les draps et parfois dans l'instant le sable du marchand étale en moi le bonheur du sommeil. Et parfois la peur se nourrit d'elle-même, gonfle par vagues et je pleure longtemps dans la nuit, je ne sais plus rien que l'immense noir, au creux du ventre.

Après l'atelier, il y a le hangar à bois. Les soirs d'hiver, mon père vient y fendre quelques bûches. Je me mets au loin, j'attends le coup de hache, sec, violent, qui fait voler les morceaux. On les ramasse après dans le baquet. Et je reste entre les planches et le lierre, penché vers les rais de lumière encore, avant la nuit.

Toutes les odeurs montent, des écorces, du vieux bois qui pourrit lentement. Je vois les bûches entassées, c'est comme l'infini de soi dans la lumière qui s'en va. Mon père est reparti avec le bois fendu. Je reste là, je guette la nuit qui lentement couvre tout, la brindille qui se dissout bientôt, le pan des pierres qui s'efface, je guette le temps qui ne passe jamais, le moindre souffle entre le monde et mes lèvres. On m'appelle en criant, je ne bouge pas, je voudrais voir le moindre bruit, le moindre

écart avant le dernier noir de la nuit. Mon père arrive, il me crie de rentrer, il me secoue le bras, je veux rester, il a tout cassé de la magie de la lumière. Je pleure et je crie moi aussi, je rentre à la maison comme à jamais blessé.

Dans la maison, il y a un long couloir avec des carreaux en losange au sol et au bout la porte qui donne sur la rue, qu'on ouvre rarement. Au printemps certains jours, je demande à ma mère, elle fait tourner la clé, elle me dit de rester là, sans bouger surtout. Après la porte, trois marches qui descendent sur le trottoir. Je m'assois sur la plus haute, je pose ma tête contre le mur, je ferme les yeux. Je reste là longtemps, je vois dedans mes yeux quand le soleil revient entre les nuages, quand il se cache. Je prends mesure du temps, de l'ombre, du soleil.

De l'autre côté de la rue, c'est une maison haute, et de la porte sombre parfois sort une femme étrange toujours en gris, au visage grave, à l'imposant regard qui semble chercher au loin. Souvent elle est avec une de ses filles, et je vois la lumière et les rires sur le visage jeune. Et quand la femme grave est seule, elle marche avec une canne au-devant d'elle.

« C'est qu'elle est aveugle, dit ma mère.

— C'est quoi, aveugle ? »

Ne pas voir. Assis sur les marches, je ferme encore les yeux, je serre longtemps les paupières, mais il ne fait pas noir en moi, il y a des arabesques et très vite des images, les robes et les visages dans le soleil, et les mouvements de dentelle des nuages sur le ciel. Je les devine derrière mes paupières, les nuages sont

comme des pays qui frappent à ma porte, où je sais bien que j'irai un jour, là-bas, n'importe où, plus loin que ce que cherche la voisine aveugle, avec ses yeux d'eau perdue.

La cousine est arrivée par le jardin, à pied. Elle vient de son village, par les passes entre les vignes. Elle vient pour la couture. Elle parle avec ma mère, elle vient pour apprendre, il y a le patron, la craie mince et bleue qui marque le tissu, le bruit des ciseaux... elles parlent sans arrêt, je n'écoute pas je joue par terre, dans la petite chambre à carreaux rouges. Mais les voix font avec les corps penchés comme des murmures de ruisseaux grandis par la lumière. Je les regarde, habitées par les sourires et l'ouvrage, je voudrais tant grandir, me plonger dans cette lente danse inépuisable des paroles et des gestes ensemble, l'une pour l'autre.

Ma mère bâtit, faufile, reprend, ajuste, elle va s'asseoir à sa machine, et je regarde, éberlué, les pieds sur la pédale, la courroie, la roue qui tourne et le fil plus haut et l'aiguille, et le tissu qui avance. Bientôt, la cousine défait ses vêtements, elle reste avec du blanc, tout léger, de la dentelle, ma mère monte sur elle ce qui n'est pas encore une robe, elle se regarde dans la glace. Et je vois son sourire alors radieux, frissonnant comme le monde. Elle rit, elle se penche vers moi, me soulève et tourne en me serrant sur elle comme dans une danse. J'ai ma joue contre son cœur, chaviré, ivre d'odeurs bienheureuses, de ce que je ne sais pas encore être le désir.